

L'ISLAM, ENTREPRISE JUIVE

# DE MOÏSE A MOHAMMED

TOME III

Edification de l'Islam arabe

5. - Les matériaux. Définitions

6. - L'Islam arabe en formation. Les arcs-boutants :  
Infidèles, Juifs, Chrétiens.

par

HANNA ZAKARIAS

*« S'agit-il de mon style, je l'abandonne. Veut-on s'attaquer à ma personne ? Ma conscience est mon refuge. Est-il question du fond de cet ouvrage ? Qu'on entre en lice ; mais qu'on prenne garde aux raisons qu'on y apportera. »*

FABRE D'OLIVET, *La Langue hébraïque restituée*, t. I, Paris, 1815, p. X-XI.

EDITIONS DU SCORPION

Jean d'Halluin, Editeur - 1, Rue Lobineau - Paris (6<sup>e</sup>)



LIVRE V

LES MATÉRIAUX QUI ENTRERONT  
DANS L'ÉDIFICATION  
DE L'ISLAM ARABE

*DÉFINITIONS*



## AVANT-PROPOS

Nous livrons enfin au public la suite des travaux d'Hanna Zakarias, après plusieurs années qui ont pu paraître bien longues aux lecteurs impatients, qui nous réclamaient avec insistance et sympathie les derniers livres racontant, d'après le seul document digne de quelque confiance, la conversion des Arabes à la religion d'Israël, conversion improprement appelée « Islam arabe ».

Nous avons convenu avec notre Ami de mener à son terme, contre vents et marées, cette étude objective du pseudo-Coran qui avait soulevé, dès le début, tant de passions. Il nous en exprimait sa joie, alors que nous faisons ensemble des projets pour la publication de « Vrai Mohammed et Faux Coran » (1). Assuré que le fruit de ses patientes recherches ne serait pas enseveli avec lui, II. Zakarias mourut en paix le 27 janvier 1959.

Il nous laissait alors un volumineux dossier contenant de nombreux chapitres, déjà rédigés, des tomes III et IV. D'autres chapitres n'existaient qu'à l'état de notes diverses à trier, compléter et organiser. De certains chapitres enfin il n'existait... que le titre. Cela suffit à indiquer les limites de notre apport personnel.

Nous pouvons assurer toutefois le lecteur qu'il trouvera dans ces derniers livres la pensée authentique d'Hanna Zakarias car, là où nous avons dû prendre la plume et exposer nos propres analyses, nous nous sommes tout simplement engagé sur la voie ouverte par notre Ami. Sa méthode est aussi la nôtre. Sur quelques points de détail, nos avis pouvaient être divergents ; dans ce cas, nous avons toujours fait prévaloir ceux d'Hanna Zakarias, comme nous le montrerons à la fin du t. IV. C'est qu'en effet certains textes sont susceptibles de plusieurs interprétations ; mais cette diversité ou cette incertitude au sujet de quelques détails épars est sans importance. Les arbres ne doivent pas masquer la forêt ; c'est pourquoi nous n'avons pas multiplié à plaisir les interprétations. Ce qui compte, ce sont les conclusions fondamentales qui s'imposent à la lecture du pseudo-Coran. Ces conclusions, nettement formulées par notre Ami, sont inexpugnables : le vrai Coran arabe n'était autre qu'une adaptation de la Tora des Juifs ; le pseudo-Coran, plus exactement les « Actes de l'Islam », ne sont qu'un enseignement, une apologétique, et une chronique de l'apostolat juif à La Mecque et à Médine ; ces deux livres furent composés par un Juif très instruit, qui ne pouvait être qu'un rabbin. Nous ne voyons vraiment pas comment on pourrait ébranler ces conclusions essentielles. Par contre, nous voyons très bien comment on pourra les corroborer par la suite.

(1) Aux Nouvelles Editions Latines, 1 rue Palatine, Paris 6'.

Enfin, nous avons conservé le style même d'H. Zakarias, bien que nous ayons fait quelques remarques à son encontre, dès la parution des premiers volumes. Ce que nous aurions pu faire du vivant de notre ami — il nous en avait exprimé le désir —, nous n'avons pas jugé bon de le faire après sa mort : remanier le style de l'ouvrage. Au contraire, nous avons conformé le nôtre au sien, pour conserver l'unité de l'œuvre. Le lecteur y retrouvera ce qui lui avait paru plaisant ou déplaisant selon son caractère. De toute façon, que l'on veuille bien se référer à la citation de Fabre d'Olivet, mise en exergue par H. Zakarias. Elle exprime parfaitement sa pensée, pour la forme comme pour le fond.

Joseph BERTUEL.

## INTRODUCTION

### UN TOURNANT DANS L'EVOLUTION DE L'ISLAM

Avant la fuite à Médine, l'histoire de l'Islam arabe ne présente, au fond, aucune complication. Il existe à La Mecque une communauté idolâtre qui forme la plus grande partie de la population ; cette population arabe adore des cailloux réunis dans un ancien sanctuaire dénommé la Ka'ba.

Il y a aussi une communauté juive. Le chef de cette communauté, un rabbin, entreprend une œuvre apostolique de très grande envergure : la conversion des Arabes au judaïsme. Dans ce but, il leur fait part de révélation de Yahvé contenues dans la Tora. De l'un de ses premiers convertis, Mohammed, il va faire l'Apôtre des Arabes, qui n'aura d'autre mission que de répéter les enseignements du rabbin contenus dans le *Corab*, traduction et adaptation, en langue arabe, de la Tora.

Les coranisants traditionnels sont dérangés dans leurs habitudes par ces conclusions. S'ils sont sincèrement heurtés et scandalisés qu'ils veuillent bien se recueillir, et nous dire comment Mohammed aurait-il pu connaître les principales histoires de l'A. T., l'exégèse précise d'un certain nombre de textes, les commentaires du Talmud, la Michna ? Comment aurait-il pu connaître l'hébreu et le traduire en arabe ? J'attends une réponse claire, fondée sur l'histoire et les textes. Pour mon compte, j'ai commencé de répondre dans mes deux précédents volumes, *De Moïse à Mohammed*, t. I et II.

En histoire islamique, Allah est une invention purement romanesque, un « deus ex machina ». De plus, Mohammed n'apparaît nulle part comme initiateur dans le lancement du judaïsme parmi les Arabes. Pour expliquer le contenu des *Actes de l'Islam* et tout le syncrétisme religieux que les commentateurs occidentaux y ont fourré pêle-mêle, ces derniers arguent de « l'extraordinaire mémoire des orientaux » devant laquelle ils tombent en extase. Cette extase gratuite est devenue une attitude commode pour éviter les explications embarrassantes. Nous pensons que cette mémoire phénoménale attribuée si généreusement aux orientaux est encore un de ces mythes qui ne tiennent pas longtemps debout devant un examen attentif.

Que les orientaux aient de la mémoire, je ne le conteste pas, mais ni plus ni moins que tout le monde. Sur quoi se fonde-t-on pour leur attribuer des méninges spéciales ? Sur le fait qu'ils se sont transmis un certain lot d'histoires relatives à leurs tribus ? quelques généalogies où l'on retrace les hauts-faits, vrais ou supposés, des ancêtres ? un assez volumineux bagage de superstitions et de folklore ? Il n'y

a rien là qui exige un effort intellectuel ni des qualités mnémoniques bien extraordinaires. Lorsqu'une tribu vit repliée sur elle-même, et qu'autour du feu de camp ou sous la tente on y répète inlassablement, chaque soir, les mêmes historiottes à longueur de vie, en y ajoutant, au fur et à mesure, des détails qui relèvent de la pure imagination, il est bien évident que l'enfant, parvenu à l'âge adulte, n'a aucune peine à répéter ce qu'il entend dire depuis sa naissance. Formé à ce genre « d'études », il y ajoutera même de son cru, l'exactitude étant le dernier de ses soucis. Avant même d'avoir appris à lire, nos jeunes enfants sont capables de raconter à leur façon les contes de Perrault et quelques autres. A l'âge de 10 ou 11 ans, les enfants de notre génération connaissaient parfaitement les principales histoires de l'Ancien Testament, que Mohammed eut tant de mal à apprendre à l'âge adulte ! Nos jeunes gens qui se présentent aux divers examens qui terminent le cycle secondaire, classique ou technique, ont besoin d'une mémoire un peu plus développée que les Arabes de La Mecque au VII<sup>e</sup> siècle, afin de retenir les connaissances étendues et précises, objet de leurs examens. Et si je pousse la comparaison jusqu'aux examens de licence et d'agrégation, on m'accordera sans peine que la mémoire qui est exigée en pareils cas, de la part des occidentaux, dépasse infiniment ce qui était demandé à la mémoire des orientaux pour retenir les flots d'histoires et de fictions locales dont j'ai parlé. Du reste, pourquoi les orientaux en général, et les Arabes en particulier, auraient-ils perdu aujourd'hui cette faculté exceptionnelle ? Les sujets d'Ibn Seoud, du plus petit jusqu'au plus grand, ne devraient-ils pas être des puits de science ? Ne devraient-ils pas, en compagnie des Egyptiens et de tous ceux qui se prennent pour des Arabes, fournir au monde entier, éperdu d'admiration et de reconnaissance, un corps professoral hors de pair, véritable encyclopédie ambulante ? Pour l'instant, mis à part quelques dizaines d'individus que l'on appelle pompeusement les élites musulmanes, c'est leur ignorance qui est encyclopédique. Quant à ce qui regarde le passé, il est de fait que ce qui nous est resté d'ouvrages sérieux — scientifiques, philosophiques, religieux, ou littéraires — est le fruit du travail de quelques personnalités qui ont étudié, cherché, écrit, comme n'importe quel occidental se livrant à des tâches similaires. Et encore convient-il d'ajouter que la part qui revient aux Arabes proprement dits, dans l'élaboration de ces ouvrages, est pratiquement nulle. Ils se sont contentés d'imposer leur langue comme moyen politique de domination et d'administration, de sorte que nous avons toute une littérature arabophone, où nous chercherions vainement une pensée arabe originale. On pourra m'objecter la phrase d'Isocrate : « il faut appeler Grecs ceux qui participent à notre culture plutôt que ceux qui partagent nos origines » ; je répondrai précisément que ce qui fut vrai pour les penseurs et écrivains de culture grecque, ne le fut pas pour les penseurs et écrivains arabophones. Non seulement ces derniers participaient à une culture qui n'était pas arabe — celle-ci n'existant pas —, mais encore les Arabes renièrent ou ignorèrent un



tel apport d'une façon générale. Sous le couvert de la langue, on leur a attribué gratuitement la pensée ; ce qui est au moins une attribution erronée de la part des arabisants occidentaux, sinon un accaparement frauduleux de la part des Arabes.

J'ajouterai que si la mémoire des orientaux, particulièrement celle des Arabes, était aussi extraordinairement fidèle qu'on veut bien le dire, nous n'aurions pas, quelques générations seulement après la mort de Mohammed (1), toute cette littérature intéressée, faite de recueils de « traditions », de « biographies » tendancieuses, de compilations, de « chaînes de garants », et de commentaires, écrits qui se contredisent les uns les autres à qui mieux mieux, chacun tendant à prouver que son auteur est le seul possesseur du véritable « corpus » ou authentique « coran ». Enfin, lorsqu'on vient nous raconter, dans de pareils écrits, quelle fut l'ascendance de Mohammed jusqu'à Adam, ou la date exacte de sa naissance d'après celle de la création du monde, je vous laisse à penser s'il faut s'extasier sur tant de mémoire ! N'importe lequel d'entre nous est capable, en un tour de main, de se fabriquer une généalogie de cette sorte. Il y avait même un berger, — véritable perle précieuse pour les chercheurs de « garants » —, qui se disait ancien compagnon du « Prophète », et qui se prétendait capable de raconter quel jour, et dans quelles circonstances précises, chaque sourate, chaque verset du « Coran », avaient été révélés à Mohammed. Par Allah ! c'est plus que nous n'en demandons !

Mon étonnement continu est qu'il se trouve encore des personnages sérieux pour étayer leurs raisonnements, voire leurs convictions, sur de pareilles fariboles. La phénoménale mémoire des orientaux et le génie de Mohammed ne s'y rencontrent nulle part. Ce que nous constatons réellement, à la lecture des *Actes de l'Islam*, c'est que Mohammed n'a aucune initiative ni aucune part dans la rédaction de ce document. D'aucun point de vue, son ignorance ne peut en expliquer le contenu. Il faut donc chercher un personnage dont la formation religieuse, historique, et linguistique, puisse rendre compte du contenu du *Corab* et des *Actes de l'Islam*. Ce personnage proclame partout sa présence. Il faudrait être complètement sourd pour ne pas l'entendre. Partout il clame les histoires d'Adam, d'Abraham, de Jacob, de Moïse, d'Aaron ; il forme des disciples dans l'observation de la Tora ; il lutte pied à pied contre le christianisme. Tout homme raisonnable est naturellement amené à conclure que l'auteur du *Corab* et des *Actes* est un Juif très instruit, j'ai dit un rabbin.

Des spécialistes m'écrivent que la présence du rabbin à La Mecque est impossible, pour la bonne raison, disent-ils, qu'il n'y avait pas de Juifs dans cette ville. Qu'ils ignorent la présence de Juifs à La Mecque, c'est leur affaire. On ne peut pas tout savoir. Mais arguer de cette ignorance pour conclure à la non existence d'une commu-

(1) Et même aussitôt après la date supposée de la mort de Mohammed.

nauté juive dénote seulement une logique de mauvaise qualité. (2) La preuve qu'il existe au moins un Juif à La Mecque, c'est que nous l'entendons parler depuis le début jusqu'à la fin des *Actes*. Comme ce Juif est un chef, un véritable maître qui n'enseigne que le Livre des Juifs et qui parle de l'histoire juive de telle sorte que, seul, un Juif instruit pouvait la connaître et la sentir de cette façon-là, nous nous hasardons à conclure qu'il est le chef d'une communauté juive. Ce savant juif qui demande à Mohammed de venir se prosterner avec « ceux qui se prosternent » est apôtre. Que ferait-il tout seul, à La Mecque, perdu dans la foule des Arabes? Même si les coranisants du Caire, de Tunis et d'ailleurs, ne connaissent pas cette communauté, nous sommes bien obligés, en partant du chef, de conclure à son existence et, par conséquent à l'existence aussi d'une synagogue.

Le récit des événements que nous avons exposés nous conduit à la même conclusion : Mohammed n'a jamais rien eu d'un inspiré, sinon dans la légende provenant de la plus pure fantaisie. Ses contemporains n'ont jamais cru à pareille sornette ; nous en avons le témoignage écrit, dans les *Actes de l'Islam*. Cet Arabe, chamelier qui n'a jamais eu le temps de s'adonner à la lecture, ni à l'exégèse de l'Ancien et du Nouveau Testament, ni à l'étude de l'hébreu, ni à celle du christianisme et de ses hérésies, qui fréquente la Ka'ba depuis son enfance écoulée chez son oncle le bedeau, a la chance d'être un jour demandé en mariage par une veuve amoureuse et très riche. Quelques années après ce mariage, nous retrouvons Mohammed abjurant le fétichisme pour se convertir à la religion de Moïse. C'est tout de même surprenant. Mais cette aventure s'explique. Ce sont les mecquois eux-mêmes qui nous en donnent l'explication : tu n'as rien inventé, Mohammed ! Tu n'es qu'un pauvre homme ; tout ce que tu sais, tu l'as appris des Juifs. Tu es l'élève des Juifs, oui ! en attendant d'être leur larbin. Une fois formé dans la religion juive, les Juifs, en effet, l'utiliseront pour leur propagande. Et Mohammed

(2) Dans la revue *ETUDES*, de janvier 1961, p. 82-92, le P. Jomier, O. P., pense avancer un argument de poids contre la présence des Juifs à La Mecque, en écrivant que « les textes sont muets sur ce point et le P. Lammens qui les a scrutes n'a trouvé que la mention d'un cimetière juif à La Mecque ». — Il croit peut-être que les Juifs se contentaient d'envoyer leurs cadavres aux Arabes, en comptant sur leur aimable bienveillance pour procéder aux obsèques. Je laisse aux Juifs et aux Arabes le soin d'apprécier ce point devue. — Signalons qu'une solide et brillante refutation de l'article du P. Jomier a été faite par Georges de Nantes dans l'*ORDRE FRANÇAIS* (n° 55, 57, 58 61... sq.) ; nous ne pouvons qu'encourager le lecteur à s'y reporter.

Dans une autre revue, *INFORMATIONS CATHOLIQUES INTERNATIONALES*, (n° 140 du 15-3-1961), R. Caspar, P. B. de l'Institut pontifical d'Etudes orientales de la Manouba, en Tunisie, reprend les idées du P. Jomier et ajoute que « faire d'un rabbin l'unique source et même l'auteur du Coran est une façon simpliste de résoudre un problème aussi complexe ». C'est en effet très simple, mais il fallait y penser. Les grands coranisants officiels ne pardonneront jamais à H. Zakarias d'avoir pensé le premier, et d'avoir prouvé que c'était la seule solution satisfaisante pour l'esprit, et fondée sur les textes. (N. d. R.).

obéira. Tout cela, à mes yeux, a valeur certaine, fondée à la fois sur l'analyse des textes et le bon sens.

D'après la tradition, la femme de Mohammed se nommerait Khadidja. Qu'est-elle du point de vue religieux ? Evidemment, nous n'avons pas sa carte d'identité, mais nous pouvons raisonner, ici encore, en nous appuyant sur le simple bon sens. C'est le rabbin qui invite Mohammed à remercier Dieu pour cet heureux mariage : « tu étais pauvre et orphelin, et il t'a enrichi » (sour. XCIII, 6, 8). Mais d'autre part, il ne manque pas de remarquer qu'à La Mecque, ce sont les riches qui s'élèvent avec le plus de virulence et d'ironie contre Mohammed et ses « histoires d'anciens » qu'il n'a pas trouvées tout seul, contre le judaïsme en somme. Ces riches arabes seront damnés, car ils ne recherchent que l'argent. Et sur ordre du rabbin, c'est la tante et l'oncle riche que Mohammed maudit (sour. CXI, 1-2) parce que l'oncle Aboû Lahâb fait probablement chorus avec les autres riches mecquois. Khadidja eût certainement fait de même si elle eût été arabe au lieu d'être juive. Comment une riche arabe, dans le milieu qui nous est décrit, aurait-elle permis à son mari d'aller se faire endoctriner chez un Juif, et de prêcher ensuite sur la place publique l'abandon des divinités ancestrales ? L'épouse juive, par contre, pouvait pousser son mari chez le rabbin. Et comme elle tenait les cordons de la bourse, elle pouvait l'encourager d'abord ; ensuite, si les encouragements pieux ne suffisaient pas, elle pouvait le menacer de le réexpédier à la rue s'il revenait à son idolâtrie comme le chien à son vomissement. Mohammed, n'ayant pas de fortune, n'avait qu'à exécuter les ordres de sa chère moitié dont il dut supporter très mal la perpétuelle tyrannie. Nous verrons qu'après la mort de Khadidja, il ne perdit pas un instant pour donner libre cours à ses instincts sexuels sauvages, scandalisant même ses compatriotes. Sans avoir la fiche de signalisation de Khadidja, je suis tout de même amené à conclure qu'il a bien fallu que cette femme fût juive pour permettre à son mari de fréquenter les Juifs, de se faire instruire de leur religion, de se convertir au Dieu d'Israël, et de se faire le porte-parole du rabbin parmi les Arabes !

Il existe aussi à La Mecque une communauté arabo-chrétienne. Nous n'en connaissons pas l'importance exacte, mais nous connaissons les réactions du chef de cette communauté vis-à-vis de la propagande juive. Ces réactions sont faciles à deviner en lisant les *Actes de l'Islam*. Au message uniquement mosaïque du rabbin, le pasteur chrétien de La Mecque, qu'il soit évêque ou curé, oppose, ou superpose l'histoire des origines chrétiennes, en particulier l'histoire de s. Jean-Baptiste précurseur du Christ, celle de Marie, et celle de Jésus dont il affirme la divinité en tant que deuxième personne de la Sainte-Trinité. Le rabbin reprend chacun de ces thèmes qui faillirent détourner Mohammed du judaïsme, mais en les vidant de toute leur substance chrétienne. Et il n'avait aucune raison d'engager une polémique sur ces thèmes si personne ne les avait jetés en travers de sa route.

En cette troisième période mecquoise, qui précède de peu la fuite à Médine, la situation est claire : les Juifs font du prosélytisme ; ils ont réussi à recruter quelques Arabes, mais les polythéistes demeurent encore en grand nombre fidèles à leurs cailloux. Ces polythéistes se dressent à la fois contre les Juifs et contre les Arabes judaïsés. De plus, les chrétiens, secouant leur torpeur, conscients du danger juif, deviennent les pires adversaires de la propagande juive.

Le rabbin ne lâche pas prise. Il existe à La Mecque une communauté chrétienne d'Arabes. Pourquoi serait-il impossible de fonder une communauté d'Arabes judaïsés ? — Depuis des années, le rabbin travaille à cette réalisation. Il a commencé par prêcher. Il a converti Mohammed, qui a entraîné dans son sillage quelques recrues. Il a traduit et adapté de l'hébreu en arabe les principales histoires de l'A. T., les enseignements essentiels de la Tora et du droit mosaïque. Malgré ce, on le vilipende. On ridiculise Mohammed. Eh bien, soit ! Il quittera La Mecque. Mais il n'abandonnera rien de ses projets. Il ira s'établir à Yatrib, où se trouve une solide communauté juive, avec la perspective d'y fonder une grande communauté judéo-arabe qui anéantira les communautés chrétiennes après avoir mis un terme à leur essor.

Cependant le rabbin avait oublié une toute petite chose, un simple détail dont nous allons voir se développer les grandes conséquences tout au long de ce tome III : c'est que le christianisme n'a pas de caractère national dans son essence. Il ne constitue pas une base de nationalité. On est chrétien sans cesser d'être arabe. Il y a des chrétiens allemands, américains, russes, japonais, français... Le judaïsme, par contre, n'est pas seulement une religion ; il est aussi une nationalité. Le Juif peut naître en Italie, en Angleterre, en Yougoslavie, en Espagne, en Pologne... ; façonné par ses traditions religieuses et raciales, il est juif partout où il se trouve, et rien de plus. Nous savons qu'en soulevant ces problèmes, ou plutôt en en parlant librement et en les exposant tels qu'ils se sont historiquement présentés, il se trouvera toujours quelque esprit grincheux pour nous inculper de racisme, d'antisémitisme. Des préoccupations de ce genre nous sont totalement étrangères (3). Quand, par exemple, nous constatons que les Arabes et assimilés, se prenant pour le seul peuple à qui Dieu a parlé directement, croient être une race supérieure appelée par Allah à dominer politiquement l'humanité pour lui apporter leur « civilisation », et que par ailleurs, on jette un coup d'œil sur le délabrement matériel, spirituel, moral, social, politique et économique de ces grands civilisateurs, on ne peut s'empêcher de penser qu'il est impossible d'afficher de plus sottes prétentions : prétentions qui viennent en droite ligne du judaïsme ; mais tandis que, chez les Juifs, ces prétentions trouvaient un fondement histo-

(3) C'est ce qu'a parfaitement remarqué, à propos d'H. Zakarias, le R. P. R. TH. CALMEL O.P., dans un de ses excellents articles : « *Le judaïsme du « Coran »*, paru dans le n° 57 d'ITINÉRAIRES. Voir aussi les n° 53 et 55. (N. d. R.).

rique dans le passé religieux illuminé par la grande Révélation du Sinaï, chez les Arabes elles ne sont qu'une substitution, une dérivation. Et c'est parce que les Arabes ne veulent pas s'avouer à eux-mêmes cette substitution qu'ils se rendent ridicules aux yeux de tous ceux qui connaissent l'histoire. Non, Mohammed n'est pas Moïse; Yahwé ne s'est jamais nommé à lui. Il n'y a qu'un seul Moïse, et il appartient aux Juifs. Il n'y a qu'un seul Yahwé, et c'est à Moïse qu'il a donné ses Commandements, chemin de vie pour l'humanité. La Révélation mosaïque apporta vraiment du nouveau à l'humanité. Mohammed n'a rien apporté du tout. Il n'a fait que répéter les histoires du rabbin, que l'on peut retrouver dans la littérature juive. On n'a nul besoin du pseudo-Coran arabe pour apprendre la vérité religieuse qu'il contient.

Ce sont là de simples constatations qui n'ont rien à voir avec une quelconque théorie de la qualité des races et de leur hiérarchie. L'historien observe. Il décrit. Il tente une explication des faits, qu'ils soient plaisants ou déplaisants. Il ne fabrique pas des doctrines. Nous sommes amené, par la nature même de nos recherches, à décrire des situations dont nous signalons parfois l'analogie avec des faits actuels. C'est là une chose normale dont nous n'abusons pas, eu égard aux possibilités qui nous sont offertes. Et si tout chapitre d'histoire peut se conclure par le vieux dicton « *à bon entendeur, salut* », cela ne veut pas dire forcément « *aux armes, citoyens* » ! C'est aux grands Politiques qu'il appartient d'être prudents et vigilants, de tenir compte du réel et des leçons de l'Histoire. Le rabbin de La Mecque a-t-il tenu compte de la réalité dont nous parlons ? Y a-t-il pensé ? A-t-il réfléchi, dans son zèle apostolique, que s'il peut exister des Arabes chrétiens, il ne pourra jamais exister des Arabes juifs ? L'Arabe demeurera arabe, et le Juif demeurera Juif. Or, de tous temps, Arabes et Juifs n'ont éprouvé que haine réciproque. Sémites l'un et l'autre, le Juif fils de Jacob, courageux, astucieux, intelligent, a atteint rapidement un niveau de civilisation exceptionnel pour cette époque et dans ce milieu. Si le Juif n'est pas artiste, il a su créer une littérature de beauté poétique et de profondeur spirituelle. Pour couronner ces talents et ce génie, voici que Dieu l'a choisi comme confident de son Etre, de son activité, de ses pensées les plus intimes. C'est sur le sommet du Sinaï que Dieu a façonné la personnalité juive. Désormais, Yahwé et Israël sont liés par un pacte indissoluble : Israël ne vit que par la foi en son Seigneur ; il agit selon les règles fixées par son Seigneur ; il combat pour défendre et étendre le règne de son Seigneur...

Et pendant ce temps-là, — ce temps a duré des siècles —, l'autre frère sémite croupit dans la crasse, l'ignorance et l'hébétude que, depuis le VII<sup>e</sup> siècle, un islam mal compris et sclérosé entretient chez lui. Comme il ne sait rien, comme il se traîne dans les guenilles et la saleté où il se complait par paresse naturelle, l'Arabe ne fait rien, ne crée rien, pas même sa langue littéraire, puisque toutes les

études classiques en ce domaine prennent pour point de départ et fondement les *Actes de l'Islam*, œuvre d'un Juif.

Dès le départ, l'idéal du rabbin d'unir Juifs et Arabes en une communauté, dans le but d'imposer Israël et de détruire les alliances productives d'Arabes chrétiens, était donc voué à l'échec. On pouvait, à la rigueur, essayer de faire adopter par des Arabes fétichistes la grande et belle religion d'Israël. Le rabbin y réussit. Mais convertir un Arabe en Juif était chose impossible. Devant l'antipathie, l'antinomie des cultures et des races, l'union religieuse elle-même s'écroulera. Les Juifs, bientôt, ne supporteront pas la honte d'être rassemblés dans un même sanctuaire côte à côte avec les Arabes, tandis que ces derniers chercheront à secouer le joug des Juifs. L'essai d'union tenté à La Mecque s'achèvera, à Médine, dans une haine réciproque plus profonde encore qu'au temps de la simple coexistence. On peut déceler, dans les *Actes de l'Islam*, les lignes générales de ce dessin. L'histoire des Hypocrites est très significative : beaucoup d'Arabes se sont convertis à la religion d'Israël. On les croirait bons musulmans. Erreur ! Extérieurement, ils s'affichent bon partisans de Mohammed et de son maître juif. Intérieurement ils n'aiment pas les Juifs ; ils se réjouissent des victoires des infidèles. Traducteurs et commentateurs ont vite fait de dire qu'à Médine il existait un grand parti d'Hypocrites. Mais ils n'ont pas compris la signification vitale de cette expression. Hypocrites, cela veut dire que beaucoup d'Arabes, tout en acceptant la religion d'Israël, éprouvent une répugnance instinctive, traditionnelle, à s'allier avec les Juifs.

Qu'on relise notre chapitre sur les Hypocrites. Il est lourd de conséquences. C'est le début d'une grande évolution dont nous apercevrons bientôt l'issue inéluctable :

à La Mecque, communauté judéo-arabe créée par le rabbin ;  
à Médine, communauté judéo-arabe gouvernée directement par Mohammed, sous la haute autorité du rabbin ;

lutte sourde des Arabes judaïsés, contre l'influence juive ; ils acceptent la religion d'Israël, manifestement supérieure à leur polythéisme ancestral, mais ils luttent contre les Juifs dont ils ne veulent pas subir l'emprise.

C'est le début de la dissociation judéo-arabe. Pour récupérer leur autonomie, les conquérants arabes ne conserveront du rabbin, leur fondateur religieux, que deux formules :

— Dieu est Un.

Mohammed est son apôtre.

L'Islam a été vidé de son contenu. Jusqu'à nos jours, les musulmans vivent dans un colossal mensonge inventé par leurs pères, qui ont attribué à Mohammed des révélations d'Allah. L'Islam, tel que les Arabes l'ont fait depuis les Hypocrites de Médine, les rend ridicules aux yeux de qui réfléchit :

*Dieu est Un*, c'est vrai. C'est le Dieu d'Israël, de Moïse. Mais

ce Dieu n'a jamais parlé aux Arabes que par l'intermédiaire des Juifs.

— *Mohammed est son apôtre*, en ce sens qu'il a été choisi par un Juif et qu'il n'a jamais été que le larbin des Juifs. Dans l'histoire des religions, Mohammed n'est qu'un pantin, dont un rabbin audacieux a tiré les ficelles. Il n'apporte absolument aucune nouveauté en fait de religion. Je suis dur, je le sais ; je projette une lumière crue sur un vieux visage tout fardé. Mais il est grand temps que l'Occident, bluffé depuis treize siècles, en finisse avec ses propres grimaces, ses extases et ses pâmoisons conventionnelles devant tout ce qui vient de l'Islam. Un peu de dignité !

Si, à Médine, beaucoup d'Arabes se séparent des Juifs, réciproquement un certain nombre de Juifs ne veulent plus supporter les Arabes. En principe, les croyants sont des frères : « Les croyants sont seulement des frères. Établissez donc la concorde entre vos frères et craignez Yahwé. Peut-être vous sera-t-il fait miséricorde » (Sour. XLIX, 10). Le rabbin parle ici comme un idéaliste. Il fait abstraction du nationalisme ; ou plutôt il pense que, par le fait d'adopter la religion juive, on devient juif ; il pense que la religion absorbera sans secousse l'obstacle de la race. La religion, pour lui, crée le nationalisme. Tous les croyants sont donc frères parce que, s'unissant dans la même foi au Dieu d'Israël, ils ne forment qu'un peuple de soumis. C'est exactement ce que certains politiciens Arabes ou assimilés tentent de ressusciter aujourd'hui : ne pouvant atteindre leur but de domination sous l'étendard du panarabisme, trop marqué par le caractère racial, ils camouflent leur entreprise sous l'étendard du panislamisme, pensant que la religion absorbera les races. En cela, ils ne font que ressusciter ou perpétuer l'erreur qui présida à la naissance de l'Islam en Arabie. Si des renégats « reviennent (à la foi), font la prière et donnent l'aumône, ils seront vos frères en religion », dit le rabbin (Sour. IX, 11).

Mais tous les Juifs de Médine ne sont pas de cet avis. Un certain nombre proteste contre cette fraternité forcée. Des alliances occasionnelles se nouent et se dénouent entre divers groupes des communautés médinoises. Nous sommes dans l'émiettement le plus concret. On ne peut plus parler *des Juifs, des chrétiens, des musulmanisés*, d'une façon absolue ; on ne peut parler que de certaines factions de Juifs, de chrétiens, de musulmanisés. Et si le rabbin demeure le grand chef de la communauté judéo-arabe, il y a cependant, parmi ses coréligionnaires, des hommes qui ne partagent pas son opinion, qui n'ont pas honte de s'allier avec des chrétiens ainsi qu'avec des infidèles pour s'opposer à ces étranges croyants : « O vous (Arabes) qui croyez ! ne prenez point ces Juifs et ces chrétiens comme affiliés : ils sont affiliés les uns avec les autres. Quiconque, parmi vous, les prendra comme affiliés sera des leurs. Yahwé ne conduit point le peuple des injustes » (Sour. V, 56). Vous voyez bien

ce groupe de Juifs, s'écrie le rabbin ; bien avant vous, ils ont reçu l'Ecriture (4). Ils savent parfaitement que ce Livre que je vous ai donné est semblable au leur, que la religion que je vous ai enseignée est identique à la leur. Cependant, regardez-les : ils se moquent de vous.

Tout le drame de l'Islam est là, à son point de départ. Ces moqueries et ce dégoût annoncent la rupture entre musulmanisés et musulmans d'origine ; entre Arabes judaïsés, et Juifs de naissance : orgueil de deux races qui s'affrontent, dont l'une a tenté de voler à l'autre ses prérogatives divines et qui, pour faire oublier l'auteur juif de son livre de Direction mensongèrement appelé Coran, a monté le plus colossal canular de l'Histoire :

— Allah, révélateur du « Coran »

— à Mohamed, prophète visionnaire d'Allah.



## CHAPITRE I

### A LA VEILLE DE L'HEGIRE

Quand on lit et relit attentivement les dernières sourates mecquoises, on a nettement l'impression que la situation de l'Islam chez les Arabes n'est pas très brillante. Les idolâtres n'ont pas répondu en masse, ni avec enthousiasme, à l'appel du rabbin.

Avant l'adaptation en arabe (*Corab*) du Coran hébreu (*Coran*) les Arabes ne possédaient aucun livre religieux. Jamais Yahwé n'avait parlé directement aux Arabes : « Nous ne leur avons communiqué aucune Ecriture qu'ils aient étudiée ; avant toi (Mohammed), Nous ne leur avons envoyé aucun Avertisseur » (sour. XXXIV, 43). Nous sommes en terrain vierge ; nous sommes aux origines historiques de l'Islam annoncé aux Arabes.

Mohammed était déjà un homme d'âge mûr quand le rabbin lui révéla le message sinaïtique. Nous le savons par une de ces scènes, si fréquentes entre Mohammed et les Arabes incrédules, racontée par le rabbin dans la sourate X. Les idolâtres de La Mecque, dit-il, s'acharnent à demeurer dans leur incrédulité. Quand tu leur prêches nos enseignements, ces gens qui ne veulent pas croire à la résurrection répliquent : « Apporte-nous, Mohammed, un Livre différent de celui-ci ou change-le ». A tous ces détracteurs, tu n'as qu'à répondre, mon fils : « Il ne m'appartient pas de le changer moi-même ». — C'est l'évidence. Mohammed ne peut changer quoi que ce soit à l'Ancien Testament. Il ne peut que répéter ce qu'il apprend, et répliquer, comme le lui indique le rabbin : je n'ai aucun pouvoir sur le contenu du message mosaïque ; je crains, si je désobéissais à mon Seigneur, le Tourment d'un Jour redoutable. S'ils insistent, réponds encore, Mohammed : « Si Yahwé avait voulu, je ne vous aurais pas communiqué (ce livre) et je ne vous l'aurais pas fait connaître. Je suis demeuré une vie parmi vous avant cela. Eh quoi ! ne raisonnerez-vous pas — (1). *Une vie parmi vous !* Naturellement, chez beaucoup de commentateurs, cette expression a trouvé une signification très concrète. On a supposé, et souvent même affirmé, que Mohammed, au début de sa prédication juive, avait une quarantaine d'années. Ne possédant aucune base de discussion, nous ne pouvons entrer dans ces précisions. Nous concluons tout simplement de notre texte que Mohammed était d'âge mûr au début de son apostolat juif. Son instruction et sa conversion étaient donc, comme il est normal, antérieures à cette entrée en scène publique. Mais la conversion d'un seul Arabe ne répondait pas aux ambitions apostoliques du rabbin, qui

(1) Voir sour. X, 16-17.

## TABLE DES MATIERES

### LIVRE V

#### LES MATERIAUX. DEFINITIONS

	Pages
AVANT-PROPOS. . . . .	9
INTRODUCTION. — UN TOURNANT DANS L'ÉVOLUTION DE L'ISLAM . . . . .	11
CHAPITRE I. — A LA VEILLE DE L'HÉGIRE . . . . .	21
Hypothèses sur les Djinns. . . . .	22
Situation à La Mecque à la veille de la Fuite . . . . .	35
1. — Par la Direction des Juifs, dirige-toi. . . . .	56
2. — Celui que Yahwé veut diriger, Il lui ouvre la poitrine à l'Islam . . . . .	70
3. — L'Islam, c'est la voie droite. Les Commandements de Yahwé . . . . .	77
CHAPITRE II. — MISE EN PLACE DE QUELQUES TERMES CAPITAUX SUR LEURS VÉRITABLES RAMPES DE LANCEMENT. . . . .	104
Petit propos hors d'humilité . . . . .	105
A. — Les Détenteurs de l'Écriture. . . . .	107
B. — Ceux qui pratiquent le judaïsme. . . . .	135
C. — O vous qui croyez . . . . .	149
1. — Définition . . . . .	149
2. — Obéissez à Yahwé et à l'Apôtre . . . . .	162
3. — Le sceau des Prophètes . . . . .	166
CHAPITRE III. — LES MUSULMANISÉS CHANCELANTS . . . . .	188
Petit propos hors d'humilité . . . . .	189
La plaie de l'Islam arabe médinois : les Hypocrites . . . . .	190
Petit propos hors d'humilité . . . . .	214
L'attitude des Bédouins . . . . .	215

### LIVRE VI

#### L'ISLAM ARABE EN FORMATION. LES ARCS-BOUTANTS. :

#### INFIDELES, JUIFS, CHRETIENS

CHAPITRE I. — LA PLAQUE TOURNANTE DE L'ISLAM : ABRAHAM. . . . .	225
Petit propos hors d'humilité. . . . .	226
I. — Textes abrahamiques mecquois, ou textes d'instruction religieuse. . . . .	228
II. — Textes abrahamiques médinois, ou textes d'apologétique arabe. Abraham et le Hanifisme . . . . .	239
CHAPITRE II. — LES JUIFS ET LES CHRÉTIENS . . . . .	264
Les Juifs. . . . .	265
Les Sabéens et les Chrétiens. . . . .	270
La Tora et l'Évangile. . . . .	272
Le Livre et la Sagesse. . . . .	278
Attitude du rabbin envers les chrétiens et les Juifs. . . . .	280
Les Juifs dans la sourate V. . . . .	301

CHAPITRE III. — LE POINT NÉVRALGIQUE DE L'ISLAM ARABE NAISSANT. LA	
MOSQUÉE SACRÉE . . . . .	315
Petit propos hors d'humilité . . . . .	316
I. — Rappel général de la situation religieuse à La Mecque. . . . .	317
Communauté chrétienne . . . . .	317
Communauté juive . . . . .	317
Communauté des idolâtres . . . . .	320
Communauté des musulmanisés. . . . .	321
II. — Le lieu de prière des musulmanisés . . . . .	322
Les musulmanisés à la synagogue . . . . .	322
Les musulmanisés à la Ka'ba . . . . .	328
III. — La mosquée sacrée. . . . .	333
La nouvelle qibla . . . . .	339
Conclusion apéritive . . . . .	347

FIN